

PAGE 24 ET 25/OLEAGINEUX
Les ravageurs du colza

PAGE 25/POIS
L'azote de l'air
toujours gratuit

PAGE 26/HERBICIDES
Désheber
les adventices
annuelles du maïs

PAGE 27/ROMAGNIEU
La mono-traite
dominicale allège
le week-end

PAGE 27/MARCILLOLES
L'alimentation,
clé d'une bonne
reproduction

SEMIS DIRECT/Réseau d'agriculteurs visant la promotion du semis direct et les échanges d'expériences de non labour, Base Sud-Est a élargi son cadre de réflexion en recevant, le 8 février à Beaucroissant et Charnècles, le chercheur canadien Guy Lafond, spécialiste des prairies semi-arides de l'Ouest canadien, ainsi que cinq Suisses intéressés par la démarche.

Des idées à prendre au Canada

Un groupe d'agriculteurs adeptes du semis direct et membres du réseau Base Sud-Est a récemment reçu, à Beaucroissant et Charnècles, un chercheur canadien spécialiste de cette technique culturale.

Guy Lafond travaille pour le centre de recherches sur l'agriculture des prairies semi-arides, à Indian Head, dans l'Etat du Saskatchewan, un secteur où l'on ne connaît pas les couverts végétaux, car le sol est couvert d'une épaisse couche de neige au moins six mois par an. « Les agriculteurs ne disposent que de quatre mois pour mener leurs récoltes à bien. Et comme les surfaces sont immenses par rapport à la France, ils doivent aller très vite, a détaillé le scientifique. C'est pourquoi nous nous sommes intéressés au semis direct depuis plusieurs décennies et semons très large, jusqu'à 35 ou 40 centimètres d'écartement. Cela ne pose pas de problème d'enherbement du moment que la fertilisation est ciblée là où l'on a planté et cela nous permet de garder des pailles très hautes pour conserver un maximum d'eau. Nos terres sont argileuses et du fait des gels et dégels répétés, elles sont très fines. Malgré tout, au printemps dernier, quand le vent a soufflé à 90 km/heure pendant toute une journée, le sol n'a pas bougé. C'est le résultat du travail agronomique mené de longue date, mais je ne sais pas s'il serait transposable ici, car ce n'est que mon deuxième séjour en France et je ne connais pas suffisamment votre région ».

Malgré le grand écart qui sépare l'agriculture des grandes prairies canadiennes et celle du Dauphiné,

pour Alain Sezneq, l'ingénieur agronome qui anime le réseau Base Sud-Est, les agriculteurs de la région pourraient s'inspirer de ces techniques, à commencer par les façons d'économiser l'eau mises au point par les Canadiens. Cet ancien de la Banque mondiale et de l'Agence française de développement signale aussi les travaux de Guy Lafond « sur les successions culturales les plus aptes à optimiser la productivité de l'écosystème, les techniques de semis, la fertilisation localisée et la gestion des chaumes ».

Echanges franco-helvético-canadiens

Les terrains légers qu'exploite Daniel Budillon-Rabatel à Charnècles ont permis d'illustrer les problématiques rencontrées localement. « Cultiver des céréales après des vignes et des fruits s'avère particulièrement complexe, car la présence de cuivre dans le sol bloque la vie organique et qu'il reste peu de terre », a souligné l'agriculteur.

Le même problème se pose chez Max Gros-Balthazar, à Beaucroissant. « Tant que je labourais, jusqu'au début des années 2000, j'avais peu de sol, environ quinze centimètres de terre rouge, puis du tout venant. Sur une de mes parcelles en semis direct depuis 2003, j'ai pu me permettre, lors de la dernière campagne, de semer du soja, car j'ai plus de terre qu'avant et mes rendements sont restés les mêmes depuis que je ne laboure plus, alors que mes charges de mécanisation ont baissé, a lancé cet éleveur bovin laitier. Concernant l'eau, il est vrai que

nous avons de plus en plus de périodes de deux à trois mois sans précipitation. Mais la pluviométrie reste comprise entre 800 et 1 200 millimètres annuels en moyenne. Même en été, les coups de chaleur nous posent plus de problèmes que le manque d'eau ». Les quatre agriculteurs suisses qui ont fait le déplacement avec un technicien ont, quant à eux, témoigné de leurs obligations de planter 400 plants par mètre carré en moyenne, contre 300 à 350 en Isère. Eux aussi étaient donc preneurs de nouvelles idées pour améliorer leur productivité.

Du semis direct au problème de la préservation du foncier

A l'issue de ce tour de plaine, et avant de présenter ses travaux devant une cinquantaine d'auditeurs, dont quinze élèves de BTS Technologies végétales du lycée de La Côte-Saint-André, Guy Lafond a donné un tour plus politique aux échanges en remarquant simplement : « Le plus grand problème que je vois ici, c'est que vous vous faites coincer par l'urbanisation. Or, le point de départ de ma présentation, c'est que nous ne disposons plus que de 0,22 hectare de terres arables par personne aujourd'hui sur Terre ». Il va donc falloir les gérer encore mieux, mais aussi les défendre. « Je vais perdre quatorze hectares destinés à l'aménagement du pôle logistique du parc d'activités Bièvre-Dauphine aménagé par la communauté de communes Bièvre Est », a signalé Max Gros-Balthazar pour souligner l'ampleur du défi à relever. ■

Cécile Fandos

PAYS VIENNOIS/Un système perfectionné de guidage et de conduite automatique des tracteurs pour les travaux des champs pourrait faire des adeptes dans le secteur de Vienne.

Ils s'achètent une conduite

Un groupe d'agriculteurs du pays Viennois intéressés par le pilotage GPS s'est rendu récemment chez Claude Barbet, céréalier bio à Thil dans l'Ain. L'objectif était de voir et de tester le matériel et de répondre à leurs questions : quels avantages ? quelles contraintes ? quel système pour quels types de travaux ? quel coût ? Quel retour sur investissement ? ...

Claude Barbet travaille seul au sein de son exploitation de 155 ha. Une balise fixe est localisée sur son hangar, ses trois tracteurs sont équipés d'une rampe permettant d'accueillir l'antenne réceptrice (qui se déplace très facilement d'un tracteur à l'autre) et d'un système hydraulique permettant l'autoguidage. La console mobile avec l'écran se déplace également d'un tracteur à l'autre.

Pour Claude Barbet, il s'agit surtout d'un gain en précision et en confort.

Ce système permet en effet une précision de 2 cm. « Pour les semis, c'est reposant. On ne fixe plus en permanence les traceurs. On garde toujours le cap. On peut commencer à n'importe quel endroit de la parcelle, on tombe toujours juste ».

« Pour rien au monde, je ne reviendrai en arrière », confie cet agriculteur.

« Un collègue a même une pile de magazines agricoles dans son tracteur puisque, le tracteur travaillant tout seul, il a le temps de les lire dans sa cabine ! »

Diagnostic nécessaire

Adeptes du système RTK, il l'utilise pour tous ses travaux : semis, binage, hersage, et même déchaumage et labour.

En conventionnel, l'intérêt de cette agriculture de précision est surtout de diminuer les intrants (de 10 à 15% selon Arvalis) en plus des gains de temps et des économies de carburant.

Le rayon d'action est de 10km au maximum s'il n'y a pas d'obstacle de relief ; il est aussi possible d'installer des répéteurs, moins coûteux qu'une balise, et permettant de relayer le signal. Le système permet de corriger les dévers et permet de travailler la nuit ou par temps de brouillard.

Avant de s'équiper, il est nécessaire de réaliser un diagnostic sur ses besoins, de déterminer le type de matériel que l'on peut utiliser derrière, la position optimum de la balise et la possibilité de l'installer à cet endroit et le périmètre couvert (qui dépend de la hauteur d'implantation de la balise et du relief).

Investissement collectif

Si le coût du système RTK est élevé (compter en moyenne 30 000€ dont 15 000€ pour la balise), il peut devenir intéressant si plusieurs exploitations voisines sont intéressées. En effet, le coût de la balise est alors partagé entre les différents utilisateurs. Le matériel est également éligible aux aides du PVE (Plan Végétal Environnement).

2 agriculteurs sont d'ores et déjà convaincus ; ils recherchent d'autres agriculteurs qui pourraient être intéressés par le dispositif dans le secteur de Serpaize et Septème afin de partager les coûts de la balise. ■

Pour plus d'information, contacter le CTIR
04.74.85.94.29

COLZA/La végétation redémarre et les ravageurs reviennent.

Les ravageurs reprennent de la vigueur

Si une seule des parcelles du réseau observées en ce début de semaine a véritablement atteint le stade C2 avec 65% de plantes à ce stade, un début de décollement est noté pour un tiers des situations (de 5 à 65% de plante concernées). Sur les autres parcelles, la reprise de végétation est maintenant bien effective (stade C1 - reverdissement au niveau des coeurs - atteint pour 50 à 100% des plantes).

Charançon de la tige

Les captures tendent à se généraliser : début de la période de risque pour les parcelles les plus avancées. Comme le laissait présager la météo, les déplacements de charançons vers les cultures ont eu tendance à se généraliser entre les relevés de cuvettes du début de la semaine dernière et ceux de ce début de semaine.

Des captures sont notées - de 1 à 97 - moyenne = 10,8 - sur 13 des 18 parcelles ayant fait l'objet d'un relevé en ce début de semaine. Si on cumule les captures obtenues depuis la mi-janvier et notamment sur les deux dernières semaines, on atteint une moyenne de 9,7 captures réparties sur 17 des 21 parcelles ayant fait l'objet d'au moins un relevé.

Le modèle proPlant considère à ce jour dans la région qu'en fonction du poste météo, soit le gros des vols a déjà eu lieu, des arrivées limitées pouvant toutefois encore intervenir (stations de Saint-Geoirs et Ambérieu) soit que seule une partie des ravageurs est en place et de nouvelles arrivées sont probables (stations de Montélimar, Lyon et Macon). Rappelons que ces insectes sont très difficiles à voir dans la végétation, d'où l'importance du piégeage pour lequel on raisonne en présence/absence, le ni-

veau de captures pouvant être très fluctuant d'une cuvette à l'autre sans pour autant refléter l'importance de la population qui se met en place.

On peut par ailleurs penser que les toutes premières femelles arrivées voilà une semaine à minima, ont pour partie mûrifié leurs ovaires, alors que pour les dernières, quelques jours sont encore nécessaires pour les rendre aptes à la ponte. Ainsi le modèle proPlant considère que de premières pontes partielles sont possibles dès maintenant dans la région.

Rappelons que l'on est en situation à risque quand on conjugue présence de charançons (révélée par les captures), femelles aptes à la ponte (maturation généralement acquise 8 à 10 jours après les arrivées) et présence d'un minimum de tige tendre. En conséquence, on peut considérer à ce jour qu'on entre en période de risque pour les parcelles les plus avancées alors que pour les autres le risque ne débutera qu'avec l'apparition des premiers entre-noeuds vert-clair manifestant le tout début montaison, évolution plus ou moins rapide en fonction des conditions météo des jours à venir.

Charançon de la tige du chou

Persistance de captures relativement modérées. Attention toutefois à ne pas confondre avec le charançon de la tige du colza. Le charançon de la tige du chou reprend son activité en même temps que le charançon de la tige du colza et accompagne fréquemment celui-ci dans les cuvettes.

Toutefois, on cumule à ce jour des captures relativement modérées dans les pièges du réseau régional : 17 au total,

réparties dans trois situations parmi les 17 pour lesquelles au moins un relevé spécifique a été effectué depuis la mi-janvier.

Alors que la forte nuisibilité du charançon de la tige du colza est provoquée par le dépôt des oeufs au niveau de la tige qui engendre déformations et éclatements, la nuisibilité du charançon de la tige du chou, qui pond ses oeufs au niveau des pétioles, est considérée comme négligeable. Les larves migrent vers la tige pour achever leur développement sans provoquer de grosses perturbations.

Il est donc important de bien distinguer les deux espèces au niveau des captures dans les pièges en examinant à la loupe (x10) les insectes piégés qui se différencient par les extrémités des pattes. Les tarsi sont de couleur orangée pour le charançon de la tige du chou, noirs comme le reste du corps pour le charançon de la tige du colza. Cette différence n'est le plus souvent bien visible que sur insectes secs.

A noter que des baris peuvent aussi accompagner les autres charançons dans les pièges. Rappelons qu'ils se distinguent facilement des deux autres charançons par des reflets métalliques, et une forme en obus caractéristique et nettement différente. Les baris se portent progressivement vers les cultures au cours du printemps, parfois avec de premières arrivées dès l'automne, ils pondent au niveau des collets des plantes mais le développement des larves dans les racines est très décalé par rapport au cycle de production de la culture et, à ce titre, ils sont considérés comme non nuisibles. ■